

luxu, souvenir de sa vie passée, dont il lui fallait se séparer maintenant. "Tout cela me servira au moins, pensa-t-il, à me faire vivre pendant les premiers mois de recherches et de misère. Ne perdons pas courage; jetons hardiment par-dessus le bord, dans ce naufrage de ma fortune, tous ces colifichets inutiles, pour que le vaisseau, délivré de son lest, reprenne légèrement sa course sur les vagues. A la mer, tous les bibelots : les pipes d'écume, les nécessaires de toilettes, les armes de luxe : au Temple, les paletots de Dusautoy ! à l'hôtel des commissaires priseurs, les statuettes de Dantan et les albums de Gavarni ! " Et le jeune homme fit comme il le disait, avec autant de célérité que de courage. Ne se réservant qu'un peu de linge, quelques livres et ses vêtements les plus modestes, il expédia prestement tous ses meubles superflus vers leurs nouvelles destinations. Seulement cette vente courageuse ne produisit pas de fort brillants résultats. Tout ce luxe évanoui ne rapporta pas quinze cents francs. Pour le moment la somme était précieuse, mais le travail n'en était pas moins nécessaire. Albert le sentait et se promit bien de ne pas l'oublier.

Mais son premier soin fut d'écrire au vicomte de Marceilles. Sa lettre était assez courte, mais très-significative ; elle ne contenait guère que ces mots : Monsieur le vicomte,

"Mon oncle, comme je m'y attendais, est fort irrité contre moi. Non seulement sa fortune m'est enlevée, mais sa porte même m'est interdite. Ne vous affligez pas trop pourtant, ni vous, ni ma Renée chérie, dans les yeux de laquelle je crois voir briller des larmes. La fureur de mon oncle ne sera peut-être pas éternelle ; qui sait ce que le sort nous apportera ? Vous rappelez-vous, monsieur le vicomte, ce que vous me disiez la veille de mon départ : "L'avenir sera ce que vous l'aurez fait." "Eh bien ! soyez sans crainte ; je le ferai beau, brillant et assuré, parce que je travaille pour ma Renée que j'aime, et que, rien qu'en pensant à elle, la foi m'inspire et l'espoir me sourit.

"Je me suis débarrassé déjà de tout le luxe de ma vie passée ; maintenant, je vais chercher du travail pour avoir du pain d'abord, et plus tard l'aisance, la fortune peut-être. Si le succès dépend de la persévérance, de l'activité, de l'audace, croyez-en moi, monsieur ; Renée, envoyez-moi un sourire. Je serai homme alors et je réussirai !"

Puis Albert se prit à réfléchir au genre de profession qu'il convenait d'embrasser. Il s'avouait avec découragement qu'il n'était préparé à aucune. Il possédait bien, à la vérité, son diplôme d'avocat. Mais ce n'était pas là une grande affaire. Il avait une idée générale des articles du code, et des principales dispositions de la loi, mais s'était-il jamais astreint à l'étude approfondie des mille détails de la procédure, lui dont l'esprit rêveur et nonchalant semblait si peu créé pour la science patiente et minutieuse des Cujas et des d'Aguesseau ? Pourtant ce diplôme était un titre ; il y avait un premier pas de fait sur une route où il fallait entrer résolument et marcher sans perdre haleine.

"Soyons avocat, se dit Albert courageusement. Entrons dans le monde des procédures civiles et criminelles. Résignons-nous à parler saisie, arrêt, contravention, dommages et intérêts, remise à huitaine. Un jour j'endosserai la longue robe et la toque carrée, et je tâcherai de les porter le plus convenablement possible.

Mais viennent quelques causes profitables et un bon mois de vacances judiciaires à passer en Poitou ! Mon ancienne gaieté se retrouvera bien vite, et je jetterai, ma foi ! mon bonnet par-dessus... les girouettes !"

Le jeune homme se mit donc courageusement à l'œuvre. Il loua une modeste chambre sur la rive gauche, y rassembla les ouvrages nécessaires à ses nouvelles études et devint un visiteur assidu des salles du Palais-de-Justice. Mais il lui fallait encore un guide pour l'éclairer, le conduire, et, au besoin, le mettre en avant. Il pensa alors à un vieil avoué qui faisait jadis les affaires de son oncle. C'était un bonhomme jauni comme ses dossiers, poudreux comme ses cartons, incrusté dans les casiers de son étude, serré et vigilant en affaires, mais qui pouvait au besoin rendre un service ou donner un bon conseil. L'amour-propre disait bien à Albert qu'il était dur d'entrer l'air sombre et le chapeau bas dans cette étude où il apparaissait jadis en gants glacés et bottes vernies, mais Albert dit à l'amour-propre qu'il eût à le laisser en paix, et s'en alla affronter les regards narquois et les mines étonnées des clercs de l'étude, aussi bravement que s'il eût marché à l'assaut d'une redoute, en tête d'une compagnie de chasseurs de Vincennes. Aussi son courage se trouva récompensé : "Mon garçon, lui dit le bonhomme Floquet après qu'il eût écouté le récit de ses aventures, vous voulez devenir avocat, c'est fort bien : vous avez votre diplôme, c'est incontestable, mais je dois vous avouer que vous ne savez pas le premier mot du métier. Si vous pouvez vous résigner à endosser des bouts de manches de lustrines et à venir tous les jours pendant un an déchiffrer et gribouiller des masses de dossiers, en prenant avec cela du goût pour toutes les roueries de la procédure, il est possible qu'au bout d'un certain temps, vous ayez une certaine idée des affaires. Et alors, ma foi ! s'il se présente quelques petites causes bien nettes, où l'on ne soit pas fort généreux en honoraires et où l'on n'ait pas peur de prendre un commençant, je pourrai penser à vous."

ETIENNE MARCEL.

(A continuer.)

Les suites d'une adoption.

(Suite.)

Pendant bien des jours on put craindre pour Édouard. Sa santé si faible semblait avoir été trop violemment ébranlée par l'émotion qu'il avait éprouvée. Il allait comme d'habitude en pension, mais n'avait aucun goût au travail. Le soir, lorsqu'il rentrait, il s'asseyait pensif sur le seuil du magasin, restait silencieux sans paraître s'intéresser à rien. Ses camarades, le voyant si triste et si languissant, en avaient pitié et essayaient de l'entraîner pour partager leurs jeux. Jamais ils n'y réussissaient, et pourtant l'ennui le dévorait. Sa mère l'avait rudoyé d'abord, puis l'avait laissé faire. Souvent, à la dérobée, elle jetait un rapide coup-d'œil vers l'enfant immobile, elle sentait naître des inquiétudes ; mais elle les dissimulait, surtout à son mari, qui, lui non plus, n'était pas rassuré lorsqu'il regardait le visage pâle et amaigri de son fils.

Les jours de congé, Édouard aimait à errer dans la campagne. Sa faiblesse l'empêchait d'aller bien loin. Pourtant, une fois, il arriva jusqu'à la propriété de l'ar-